

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



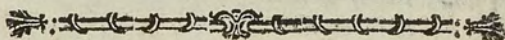


JOACHIM
O U
LE TRIOMPHE
DE LA PIÉTÉ FILIALE.

DRAME.
EN TROIS ACTES ET EN VERS,
PAR M. BLIN DESAINMORE.



A PARIS;
Chez DIDOT l'aîné, Imprimeur &
Libraire, Rue Pavée.



M. DCC. LXXXIX.



PERSONNAGES.

MADAME VILLERMONT.

VICTOR, }
MAURICE, } fils de Madame Villermont. Victor est
JOACHIM, } l'aîné & Joachim le plus jeune.

M. DE S. ALBIN, Lieutenant Criminel d'un Bailliage.

LAURETTE, fille de M. de S. Albin.

FANNI, cousine de Laurette

Un Exempt.

Deux Archers.

Un Brigadier de Maréchaussée.

Un Geolier.

Plusieurs Conseillers.

La Scène est en France dans un Port de Mer.



JOACHIM
O U
LE TRIOMPHE
DE LA PIÉTÉ FILIALE,
D R A M E.

EN TROIS ACTES ET EN VERS.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une Place publique. D'un côté on voit le logement, du Juge, & de l'autre, une Hôtellerie. Dans le fond, on découvre la mer.

SCENE PREMIERE.

LAURETTE, FANNI.

FANNI.

Que le ciel est serein ! venez, belle cousine,
Respirer cet air pur... eh quoi ! toujours chagrine ?

LAURETTE, en soupirant.

Toujours !

FANNI.

Qu'avez-vous donc ! je ne vous conçois pas
Jeune, dans l'opulence, & brillante d'appas,
Des plus riches partis ardemment recherchée,

A 2

4
JOACHIM :
Hélas ! de tous ces biens vous semblez peu touchée.
Depuis votre retour , une sombre douleur
De votre heureux printemps vient dessécher la fleur.
Qui peut nourrir en vous cette langueur secrète ?
Pour la triste Fanni n'est-il plus de Laurette ?
N'êtes-vous plus sensible à ma tendre amitié ?

L A U R E T T E.
O ma chere Fanni , j'implore ta pitié.
Hélas ! j'en ai besoin. Si tu savois... que dis-je ?...
Je suis bien malheureuse !

F A N N I.
Ah ! votre état m'afflige. ?
Tournez-vous vers Paris vos regards douloureux ?

L A U R E T T E.
C'est pour un cœur sensible un séjour dangereux.
Crois-moi : n'y vas jamais.

F A N N I.
Un jeune Amant , sans doute ,
Du cœur de ma cousine y fut trouver la route ?
Le mal est-il si grand ?

L A U R E T T E.
Ah ! de grace , Fanni ,
N'accable point ce cœur ; il est assez puni.
Hélas !

F A N N I.
Vous soupirez ! il semble , à vous entendre ,
Que vous vous repentiez d'avoir eu le cœur tendre.

L A U R E T T E.
Quoiqu'il fasse mes maux , je ne m'en repens pas.
Oui , j'aime , il est trop vrai. Vraiment je combats.
Pardonne , si ce cœur t'en a fait un mystère ;
Je tremblois de parler & souffrois à me taire.
Je vais te dire tout : mais de cet entretien
Fais sur-tout que mon pere au moins ne sache rien.

F A N N I.
Vous ne pouvez douter que je ne sois discrete.
Ne craignez rien de moi. Parlez , belle Laurette.

L A U R E T T E.
Quand j'allai chez ma tante , au sortir du couvent ,
Le fils d'un Banquier riche y venoit fort souvent.
Jeune , il sembloit formé par une main céleste.
Comme il intéressoit ! quel air noble & modeste !
Ne crois pas cependant que frivole & léger ,
Mon cœur ne prise en lui qu'un éclat passager.
Il aimoit ses parens d'une ardeur si sincere.
Que dis-je ! avec ivresse il adoroit sa mere.
Voilà les nobles traits dont mon cœur est flaté !
Et sa vertu me charme autant que sa beauté.

DRAME.]

FANNI.

Sans doute , il vous aimoit.

LAURETTE.

J'ose du moins le croire.

Mais l'aïsse moi , de grace , achever mon histoire :

Tu verras.

FANNI.

Poursuivez : j'écoute.

LAURETTE.

Un certain soir

Ma tante étant sortie , il est venu me voir.

Quel air triste il avoit ! j'en frémis , quand j'y pense !

Il soupiroit tout bas , me fixoit en silence ,

Et , quoiqu'il s'efforçât de cacher ses douleurs ,

Dans ses yeux , malgré lui , j'ai vu rouler des pleurs.

Qu'avez-vous , ai-je dit ! quel chagrin vous dévore ?

Mais loin de me répondre , il soupiroit encore.

» Adieu , Laurette , enfin dit-il avec douceur ,

» Il ne m'est plus permis de prétendre au bonheur.

» Je me flattois qu'un jour... douce & vaine chimère !

» Hélas ! j'ai tout perdu... Ciel ! épargne ma mère !

Il s'échappe à ses mots ; je ne pus rien savoir ,

Et trois mois sont depuis passés sans le revoir.

S'il savoit en quel lieu le destin m'a fait naître.

FANNI.

Vites-vous ses parens !

LAURETTE.

Je n'ai pu les connaître.

FANNI.

Quoi ! vous n'avez depuis rien appris de son sort ?

LAURETTE.

Quelqu'un m'a rapporté que son père étoit mort ,

Et que des créanciers avoient dans la misère

Plongé , d'un bras d'airain , les enfans & la mère.

Voilà , Fanni , voilà les traits toujours présents

Dont l'affreux souvenir vient déchirer mes sens.

FANNI.

Mais vous savez au moins le nom de ce jeune homme ?

LAURETTE.

Joachim Villermont , c'est ainsi qu'on le nomme

FANNI.

Que fit-on pour guérir votre chagrin fatal ?

LAURETTE.

Un Médecin fameux m'ordonna l'air natal.

Près de mon père enfin me voici revenue ,

Et tu vois comme ici mon chagrin diminue.

Fanni , comme l'amour se plaît à m'égayer !

Si le sort à mes yeux le faisoit rencontrer ,

Si j'allois le revoir....

JOACHIM.

FANNI.

Où donc ? en cette ville ?

LAURETTE.

Que sait-on ?... mais que dis-je !... espérance inutile !

FANNI.

Ah ! loin de vous bercer d'un chimerique espoir,
Oubliez un ingrat.

LAURETTE.

Il faudroit le pouvoir.

Mais hélas ! d'aujourd'hui je n'ai point vu mon pere ,

Je veux , en l'embrassant , adoucir ma misere.

Allons , Fanni , rentrons.

FANNI.

Notre pere est parti.

Par un garde , à l'instant , il vient d'être averti

Qu'il s'est commis la nuit un meurtre abominable.

On n'a point encore pu découvrir le coupable.

Mon oncle , comme Juge , est allé par écrit

Dans un procès-verbal constater le delit.

LAURETTE.

Dieu ! que l'état de Juge est un état pénible

Et t'a-t-on raconté quelle aventure horrible ?

FANNI.

Oui , vous connoissez.

LAURETTE.

Qui ?

FANNI.

Le Comte d'Orsiné ;

LAURETTE.

Eh bien ?

FANNI.

Par des voleurs est mort assassiné ;

Ils l'ont percé de coups , sans qu'il put se défendre.

LAURETTE.

Les malheureux ! quel sang ont-ils osé répandre !

Dans la terre il fera bien pleuré : car en lui

Le pauvre avoit un pere , & le foible un appui.

FANNI.

On sort de ce logis. Quelqu'un vers nous s'avance.

LAURETTE.

Ce sont deux Etrangers : évitons leur présence ;

Retirons-nous.



SCENE II.

VICTOR, MAURICE.

MAURICE.

Quelle est cette jeune beauté ?
Elle paroît nous fuir.

VICTOR.

Hélas ! de tout côté.

On fuit les malheureux.

MAURICE.

Voilà donc cette ville !

Ce lieu choisi pas nous , pour être notre asyle.
Arrivés en ces murs depuis hier au soir ,
Que prétendons nous faire , & quel est notre espoir ?
Et toi , femme si tendre & qui nous est si chère ,
Que vas-tu devenir , ma respectable mère !
Dieu des infortunés , & sur elle & sur nous ,
Daignez jeter un œil plus propice & plus doux.

VICTOR.

Du matin jusqu'au soir & du soir à l'aurore ,
C'est pour elle , Grand Dieu , que ma voix vous implore.

MAURICE.

Dans quel gouffre de maux le sort nous a plongés !

VICTOR.

Comme en un seul instant nos destins sont changés !

MAURICE.

Etrangers en ces lieux , qu'espérer ?

VICTOR.

La fortune

Peut y changer pour nous sa rigueur importune.

MAURICE.

Hélas ! nous falloit-il si-tôt quitter Paris ?

VICTOR.

Nous , dans Paris ! qu'y faire ! y souffrir des mépris.

Ne te souvient-il plus que , fiers de nos allarmes ,

Nos plus proches parens insultoient à nos larmes ?

Que ceux , qui nous devoient leur état & leurs jours

D'un refus outrageant ont payé nos secours ?

As-tu donc oublié la barbare insolence

De tous ces faux amis , qui , dans notre opulence ,

Nous juroient chaque jour de s'immoler pour nous

Les cruels , tu le vois , nous abandonnent tous.

Pour nous à la pitié tout fut inaccessible.

JOACHIM;

MAURICE.

Trouverons-nous ici quelque cœur plus sensible ?

VICTOR.

Inconnu en ces lieux , dans notre chute au moins
Nos larmes n'auront pas de semblables témoins.

MAURICE.

Joachim à nos yeux tarde bien à paraître.

VICTOR.

Il est vrai.

MAURICE.

Mais , si-tôt , en quel lieu peut-il être ?

VICTOR.

Je l'ignore : vers lui ce matin j'ai couru ;

Et déjà , sans rien dire , il avoit disparu.

Allons voir notre mere.

MAURICE.

Elle repose encore.

Le sommeil adoucit l'ennui qui la dévore.

N'allons pas la troubler. Il faut attendre ici

L'instant de son réveil.

VICTOR.

Qu'entends-je !

MAURICE.

La voici.

SCENE III.

Mad. VILLERMONT , VICTOR,

MAURICE.

Mad. VILLERMONT.

AH ! bon jour , mes enfans. Embrassez votre mere.

Hélas ! qu'avec transport dans mes bras je vous serre.

J'oublie , en vous voyant les maux que j'ai soufferts.

VICTOR.

O ma mere !

Mad. VILLERMONT.

O mes fils , combien vous m'êtes chers

MAURICE.

Vos sens sont-ils remis d'un pénible voyage ?

Mad. VILLERMONT.

Une si longue route est bien rude à mon âge.

De fatigue & des maux mon corps est épuisé.

MAURICE.

Mais au moins cette nuit avez-vous reposé ?

Mad. VILLERMONT.

Moi , dormir ! quand mon cœur est navré de tristesse :

Quand

D R A M E.

Quand l'univers entier m'insulte & me délaisse.
 Moi , dormir ! quand ici , sans ressource , sans pain ;
 Je vous vois , mes enfans , prêts à périr de faim.
 Lorsqu'en mes derniers jours , manquant du nécessaire ,
 Je ne vois pas un cœur sensible à ma misère :
 Quand , le sort me frappant des plus terribles coups ,
 J'ai vu , dans les chagrins , expirer mon époux.
 Moi , dormir ! ah ! jamais... Je ne trouve de charmes
 Qu'à nourrir ma douleur , à m'abreuver de larmes.
 Moi , goûter du repos , quand tout vient m'en priver !
 Ce n'est plus qu'au tombeau que j'espère en trouver.

M A U R I C E.

Vous nous désespérez , avec un tel langage.

V I C T O R.

Ma mère , bannissez cette affligeante image ;
 Le sort peut nous montrer un visage plus doux.

Mad. V I L L E R M O N T.

Eh ! qui pourra jamais me rendre mon époux !
 Hélas ! je me flattois que , perdant la lumière ,
 Sa compagne au tombeau descendroit la première ;
 Ou plutôt j'espérois que , sensible à nos vœux ,
 La mort du même coup frapperait tous deux.
 Je vis pour le pleurer , & ma douleur profonde
 Ne voit plus qu'un long deuil étendu sur ce monde.
 Quel homme ! avec droiture il ne savoit qu'agir.
 Des dons de la fortune il n'eut point à rougir.
 On ne l'a jamais vu , par un lâche partage ,
 Des biens de l'orphelin grossir son héritage.
 Heureux ! si moins crédule , il n'eut pas dans autrui ,
 Supposé la candeur qui respiroit en lui.
 Mais des fourbes adroits surprenant son estime ,
 Ont formé le complot dont il mourut victime.
 Pour ces amis ingrats il avoit répondu ;
 Il a fallu payer nous avons tout perdu.
 Il ne fut que trop bon , vous en voyez la suite.
 Au dernier des besoins sa famille est réduite.
 Mais au bord de la tombe & désirant la mort ,
 Ce n'est que pour vous seuls que je me plains du sort.

V I C T O R.

Nous avons la jeunesse & la force en partage.
 Nous pouvons à ces dons ajouter le courage.
 Si le sort contre nous voulut se déclarer ,
 S'il nous enleva tout , il faut tout réparer.
 Ne désespérons point. Peut être un jour ; peut-être
 Nous verrons de nos maux notre bonheur renaître.

Mad. V I L L E R M O N T.

Prospérez , mes enfans. Ah ! mon seul désespoir ,
 Quand je voudrois tout faire , est de ne rien pouvoir.
 Mais que fait Joachim ?

JOACHIM;
VICTOR.

Le jour venoit de naître ;

Lorsque de ce logis on l'a vu disparaître.

Mad. VILLERMONT.

Mon cœur également entre vous partagé ,

En vous voyant tous trois se sent moins affligé.

Mais enfin , pardonnez une erreur qui m'est chère ,

Joachim à mes yeux fait revivre son pere.

MAURICE.

De votre amour pour lui , plus charmés que jaloux ,

Nous ne lui disputons que son respect pour vous.

Mad. VILLERMONT.

Je n'en puis plus, Je souffre.

VICTOR.

Eh bien : rentrez , ma mere.

Rentrez , & nous allons attendre ici mon frere.

Mad. VILLERMONT.

De grace mes enfans , ne vous éloignez pas ,

Que je puisse du moins expirer dans vos bras !

SCENE IV.

VICTOR, MAURICE.

HEureux l'époux qui trouve un cœur aussi sincere !

VICTOR.

Plus heureux les enfans d'une si tendre mère !

Attentive à veiller sur nos moindres besoins ,

Quelle autre à notre enfance eut donné plus de soins.

MAURICE.

Sa douleur me pénètre & redouble la mienne.

VICTOR.

Dans l'horreur où je suis , je ne vois que la sienne.

MAURICE.

Après tant de malheurs ; ô Sort ; suspends tes coups.

Eh quoi : n'est-il donc pas assez cruel pour nous

De perdre une fortune & de pleurer un pere ?

Faut-il encor , faut-il trembler pour une mere ?

VICTOR.

De quel crime en ce jour , grand Dieu ; nous punis-tu !

Aurons-nous quelquefois négligé la vertu ?

Nous as-tu jamais vu , dédaigneux ou barbares ,

Au cri de l'indigent fermer nos cœurs avarés ?

MAURICE.

Oui , quand je songe au sort qui nous est destiné ;

Je voudrais ne plus vivre , ou n'être jamais né.

En secret dévoré d'une douleur profonde ,

Sans asyle , sans bien que ferai-je en ce monde ?
Éprouver pour ma mere un éternel effroi.
La vie est un fardeau trop accablant pour moi.
Peu s'en faut qu'à l'instant ce bras ne m'en délivre.

V I C T O R.

Que , dis-tu malheureux ! oses-tu bien poursuivre ?
Quoi ! ta mere périt , tu peux la secourir ,
Et fils dénaturé , tu cherches à mourir.
Eh bien : suis tes transports , abandonne ta mere ,
Ajoute encore ta perte à celle de ton pere ,
Fais lui pleurer ta mort ; je ne te retiens pas ,
Dans la tombe avec toi précipite ses pas.
Hélas ! elle espéroit , quand chacun la délaisse ,
Retrouver en toi seul l'appui de sa vieillesse.
Je ne te parle point de ma triste amitié.
Mais qu'une mere au moins éprouve ta pitié !
Je t'ai vu tant de fois sensible à sa misère ;
Mais quoi ! tu t'attendris ! tu pleures !

M A U R I C E.

Ah ! mon frere !

Quelle image à mes yeux oses-tu bien offrir ?
Et voilà les douleurs que je ne puis souffrir !
Oui , si j'étois le seul qu'accablât la fortune ,
Aux assauts redoublés de sa rage importune
J'opposerois un cœur plus ferme que le tien.
Mais voir loin de Paris sans secours , sans soutien ,
Sous le fardeau des ans une mere expirante ,
Voir ma famille en proie à la faim dévorante ,
Vouloir les soulager sans jamais le pouvoir ,
Alors je ne connois que mon seul désespoir.

V I C T O R.

Je sens tout comme toi. Mais au fort de l'orage ,
Un invisible Dieu me rend tout mon courage.
Pourquoi veux-tu , cruel , en ces momens affreux
M'ôter le seul plaisir que goûte un malheureux ?
Dieu voit-il un cœur juste avec indifférence ?

M A U R I C E.

Il nous a tout ravi , jusques à l'espérance.

V I C T O R.

Plus l'orage est terrible , & moins il peut durer.
Fléchissons sous le sort , & , loin de murmurer ,
Rendons grâces plutôt à la bonté céleste ;
Nous n'avons rien perdu , quand la vertu nous reste.
A nos maux , il est vrai , rien ne peut ajouter ;
Mais l'excès du courage est de les supporter.
C'est au creuset du sort que la vertu s'épure.
Faisons du sort jaloux triompher la nature.

M A U R I C E.

Veux-tu que bassément intrépide ou confus

JOACHIM,

J'aïlle implorer le riche , & braver ses refus.

VICTOR.

A quelle indignité ton ame s'abandonne !
Suffisons-nous , mon frere , & n'implorons personne.
Ma mere n'a plus rien : eh bien : voici le jour
Qui doit faire à ses yeux éclater notre amour.

MAURICE.

Dans l'état où m'a mis la fortune cruelle ,
Sans espoir , sans ressource , eh que puis-je pour elle ?

VICTOR.

Ce que tu peux , cruel !... mais tu veux m'éprouver.
Eh quoi ! n'est-il donc plus de champs à cultiver ?
La terre , pour produire , attend un mercenaire ,
Et ton cœur incertain ne fait ce qu'il peut faire !

MAURICE.

Qu'entends-je ? quoi , tu veux qu'à des travaux si bas !...

VICTOR.

En servant la Nature , on ne s'avilit pas.
Si tu chéris l'honneur , m'y crois tu moins sensible ?
Mais je sens qu'à mon zele , il n'est rien d'impossible.
Aux pénibles travaux me livrant tout entier ,
J'embrasse sans rougir le plus humble métier.
Du sein qui m'a fait naître , écartant la misère ,
Avec un noble orgueil je nourrirai ma mere :
Et le plus rude emploi me semblera trop doux ,
Quand j'aurai fait rougir des ingrats tels que vous.

MAURICE.

Ta voix d'un nouveau feu vient d'échauffer mon zele.
Unissons-nous tous trois & faisons tout pour elle.
Joachim manque seul & n'est point de retour.
Que fait-il ?

VICTOR.

Je ne fais que penser à mon tour ,
De son retardement ma surprise est extrême.

MAURICE.

Mais qu'entends-je ? à grands pas quelqu'un vient.

VICTOR.

C'est lui-même.

MAURICE.

Qu'il me paroît ému !



SCENE V.

JOACHIM , VICTOR , MAURICE.

JOACHIM , *avec vivacité.*

MEs freres mes amis ,
Je ne me connois plus.

VICTOR.

Qu'as-tu donc ?

MAURICE.

Je frémis !

JOACHIM.

Ma mere... pardonnez... je ne saurois poursuivre

Ma mere...

VICTOR.

Acheve donc.

JOACHIM.

Est sûre enfin de vivre.

MAURICE.

Comment !

VICTOR.

Parle.

JOACHIM.

Du ciel j'ai fléchi le courroux.

C'en est fait mes amis , tout est changé pour nous.

VICTOR.

De grace explique toi. Je ne te puis comprendre.

JOACHIM.

Ma mere à tout perdu , nous pouvons tout lui rendre.

VICTOR.

Que dis-tu ? nous pourrions lui rendre un sort plus doux.

JOACHIM.

J'en ai le sûr moyen : il ne tient qu'à vous.

VICTOR.

Acheve ; que faut-il ?

MAURICE.

Je suis prêt à tout faire.

JOACHIM.

Eh bien : soyez contents ; je vais vous satisfaire.

Mais jurez avant tout , quoique j'ose tenter ,

D'approuver mon projet ; & de l'exécuter.

VICTOR.

Oui , je jure , Grand Dieu , de seconder mon frere ,

De vivre , & , s'il le faut , de mourir pour ma mere.

Si j'enfreins mes sermens , que dans la pauvreté

Je sois par-tout errant , & par-tout rebuté !

M A U R I C E .

Ce qu'il vient de jurer , à mon tour je le jure.
Punissez moi , Grand Dieu , si je deviens parjure.

J O A C H I M .

Ainsi par vos sermens rassuré désormais ,
Je puis donc à vos yeux dévoiler mes projets.
Hier , vous le savez , de besoin défaillante ,
Ma mere entre mes bras resta long-temps mourante ;
Le ciel nous la rendit ; mais ce moment d'horreur
Revint toute la nuit me glacer de terreur.
Animé ce matin d'une ardeur peu commune ,
Et prêt à tenter tout pour changer la fortune ,
Je m'échappe : & briguant le dernier des emplois ;
Je vais de vingt Banquiers solliciter le choix.
Hélas ! pauvre , timide , & sans expérience ,
J'ai cru dans tous les cœurs trouver la bienfaisance.
Mais que de cette erreur le charme a peu duré !
Quel affront , quel refus n'ai-je pas enduré !
Ah , si vous eussiez vu le ton dur & sévère
Dont ils ont les cruels , accueilli ma misère.
Ce revers , je l'avoue , irrita ma fierté.
Mais la nature en moi l'a bientôt emporté.
J'entrepris de les vaincre , & ma douleur amère
Leur a peint l'indigence où languissoit ma mere.
A leurs pieds en pleurant , j'ai demandé du pain.
Ils m'ont repoussé tous avec un bras d'airain.
Oui , peu s'en est fallu que mon aveugle rage
Dans le sang des cruels n'ait lavé cet outrage.
Oui , dans le désespoir où j'étois entraîné ,
J'aurois , je le sens trop , j'aurois assassiné.
Indigné , je venois regagner cet asyle ;
Mais j'apprends tout-à-coup , en traversant la ville ;
Que , dans la nuit dernière , un vieux Seigneur voisin ;
Est tombé sous les coups d'un perfide assassin ,
Et que son fils promet une assez forte somme
A quiconque en ses mains pourra livrer cet homme.
Vous voyez mon dessein. C'est à vous d'achever.

V I C T O R .

J'en cherche l'avantage , & ne le puis trouver.

M A U R I C E .

Je ne vois pas non plus où ce récit peut tendre.

J O A C H I M .

Eh bien ! plus clairement je vais me faire entendre.
Armez-vous de courage , & l'or qu'on a promis ,
Pour ma mere à l'instant va vous être remis.

V I C T O R .

A nous ! nous ignorons le crime & le coupable.

DRAME.

JOACHIM.

Répondez : si de nous un seul étoit capable
De braver pour sa mere un injuste trépas ,
Les autres pourroient-ils ?...

VICTOR.

Cruel , n'acheve pas.

MAURICE.

A quel indigne emploi prétends-tu nous contraindre ?

JOACHIM.

J'ai reçu vos sermens : gardez de les enfreindre.

Je serai le coupable : & vous , les délateurs.

MAURICE.

Qui , nous , mon frere , ô Dieu ! nous , tes accusateurs ?

VICTOR.

Oui , nous sommes tous prêts à périr pour ma mere ;

Mais qui de nous jamais pourra livrer son frere !

MAURICE.

J'abjure des sermens que l'adresse a surpris.

JOACHIM.

Avez-vous oublié quel en sera le prix ?

Mais il me tarde enfin que mon sort s'accomplisse.

VICTOR.

Eh ! comptes-tu pour rien la honte du supplice ?

JOACHIM.

La honte ! en peut-il être où le crime n'est pas ?

MAURICE.

Le sort d'un meurtrier a pour toi des appas.

JOACHIM.

Ah ! C'est sur l'échaffaud que mon devoir m'appelle.

MAURICE.

Ces tourmens sont affreux.

JOACHIM , avec enthousiasme.

La cause en est si belle.

VICTOR.

Fléau de ta famille , iras-tu sur son front

Imprimer par ta mort un éternel affront ?

JOACHIM.

Vous craignez , je le vois , le préjugé des hommes.

Inconnus en ces lieux , cachons bien qui nous sommes ;

Et quand , sous un faux nom , j'aurai subi mon sort ,

Partez , & pour jamais abandonnez ce Port.

VICTOR.

Verrons-nous , sans frémir , le supplice d'un frere ?

JOACHIM.

N'y voyez que le bien qu'il procure à ma mere.

VICTOR.

Dis-moi : s'il faut mourir , pourquoi te choisis-tu ?

Nous crois-tu moins d'amour , de force ou de vertu

JOACHIM.

MAURICE.

Terminons autrement ce débat homicide.

JOACHIM.

Comment ? par quel moyen ?

MAURICE.

Que le sort en décide.

JOACHIM.

Et voudrez-vous encor souscrire à cet arrêt ?

VICTOR & MAURICE , ensemble.

N'en doutez pas.

JOACHIM.

Et bien : tirons , me voilà prêt.

MAURICE.

(Il prend trois petits carrés de papier blanc , en marque un avec un crayon noir , les roule & les met dans son chapeau.)

Ainsi dans ces billets notre sort va se lire.

(Montrant le papier noir.)

Celui-ci doit nommer qui le Ciel veut élire.

VICTOR.

Comme aîné , j'ai le droit de tirer le premier :

Maurice , le second : Joachim , le dernier.

(Il tire.)

(Après avoir vu le billet.)

Si c'étoit moi... mais non.

MAURICE.

(Avec ardeur.) (Avec douleur.)

A mon tour... ô disgrâce !

JOACHIM , avec transport.

C'est moi que tu choisis , Grand Dieu , je te rends grâce.

VICTOR.

Faut-il qu'à cet honneur je ne sois point admis ?

MAURICE.

Et de m'en voir exclu , comme toi je gémis.

JOACHIM.

Ah ! ne m'enviez pas , en ma triste misère ,

Le consolant plaisir de secourir ma mère.

VICTOR.

A ce sanglant moyen faut-il avoir recours ?

JOACHIM.

Trouvez une autre voye , & sur le champ j'y cours :

Un mal extrême exige un extrême remède.

A la nécessité que votre amitié cede !

Si vous aimez ma mère , amis , faites-le voir.

VICTOR.

Jour affreux !

MAURICE.

Sort cruel !

JOACHIM.

O cher & saint devoir ;

VICTOR.

DRAME.
VICTOR.

Qu'exiges-tu de nous ?

JOACHIM :

Ce que j'en dois attendre.

MAURICE.

Donnes nous un cœur plus féroce & moins tendre.

JOACHIM.

Dussai-je contre moi suborner des témoins !

Si vous me résistez , je n'en mourrai pas moins.

Ah ! plutôt de concert rendons ma mort utile ;

Et loin de m'opposer un reproche futile ,

Secondez-moi : marchons : ou ce bras furieux.

S'arme aussi-tôt d'un fer & m'immole à vos yeux.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOACHIM , *seul.*

ILs ne m'ont opposé qu'une fermeté vaine.
J'ai vaincu ; je triomphe , & ce n'est pas sans peine.
Mais me tiendront-ils bien tout ce qu'ils m'ont promis ?
S'ils me manquoient de foi : s'ils n'osoient... j'en frémiss.
Que deviendrait ma mere... O toi , que je regrette ,
Toi , que j'aime toujours , ô ma chere Laurette ,
Le sort à tes attraits m'a seul fait renoncer.
Tranquille dans Paris , elle est loin de penser...
Mais ma mere vivra : que m'importe le reste !
A quoi me réduits tu , nécessité funeste !
Quoi ! ce peuple trompé croira donc !... de quel front
De la commune erreur soutiendrai-je l'affront
Que dis-je ? en ce pays nul ne peut me connaître
Eh ! qu'ai je à redouter , quand je vais cesser d'être ?
Ah bravons tout , mourons : mais qui vient en ces lieux ?
Que vois-je ? quel objet soudain frappe mes yeux ?
C'est elle ! c'est Laurette ! ô disgrâce imprévue !
En quel instant , grand Dieu , l'offrez-vous à ma vue ?
Ah ! fuyons.



SCENE II.

JOACHIM, LAURETTE, FANNI.

LAURETTE, *sans voir Joachim.*

Viens, suis moi. Tout m'afflige ; me nuit.
 J'évite en vain par-tout l'horreur qui me poursuit.
Appercevant Joachim.
 Me trompai-je, grand Dieu ?

FANNI.

Qu'avez-vous ?

LAURETTE.

*Je frissonne.*JOACHIM, *à part.*

Que deviens-je ?

LAURETTE.

C'est lui. La force m'abandonne.

Se peut-il ? juste Ciel, Joachim, est-ce vous ?

JOACHIM.

Oui, Laurette ; oui, c'est moi qui tombe à vos genoux.

LAURETTE.

Vous en ces lieux ! c'est vous que le Ciel me renvoie.

JOACHIM.

Faut-il qu'en ces instans Joachim vous revoie ?

LAURETTE.

Répondez : par quel sort vous avois-je perdu ?

A mes tendres regrets quel Dieu vous a rendu ?

JOACHIM.

Plaise au Ciel que long-tems nous demeurions ensemble !

LAURETTE.

Quel mal prévoyez-vous, quand l'amour nous rassemble ?

JOACHIM.

Fuyez un malheureux, qui n'a plus désormais

Que la fatal espoir de ne vous voir jamais.

LAURETTE.

O Ciel ! que dites-vous ? quel étrange langage !

Perfide, je le vois, quelqu'autre vous engage.

Ah ! parlez ; vous serois-je un objet odieux ?

Vous ne répondez point : vous détournez les yeux !

Je ne fais que penser, & mon ame incertaine...



S C E N E I I I.

JOACHIM, LAURETTE, FANNI,

un EXEMPT, des Archers.

Saisissez l'étranger. Qu'à la Tour on l'entraîne !

LAURETTE.

Messieurs, que faites-vous ?

L'EXEMPT.

Nous ne nous trompons pas.

C'est lui, c'est l'assassin.

JOACHIM.

(*A part.*) (*Aux Archers.*)

O Ciel ! Je suis vos pas.

LAURETTE.

Soutiens-moi : je me meurs.

On emmène Joachim.

S C E N E I V.

LAURETTE, FANNI.

FANNI.

MA surprise est extrême.

Quoi ! l'assassin du Comte est Joachim lui-même !

LAURETTE, *revenant à elle.*

Où suis-je ? juste Ciel... l'ai-je bien entendu ?

Je pleurois son absence, &, quand il m'est rendu ;

C'est pour le voir traîner en coupable au supplice.

Lui, cruel ! lui, coupable ! ah Dieu ! quelle injustice !

Quand tu me le dirois, je ne le croirois point.

Par quel charme auroit-il pu me tromper au point ?...

Que dis-je ? encore un coup, la chose est impossible.

Quoi ! ce mortel si vrai, si simple, si sensible,

Soudain bravant l'honneur qui brûloit dans son sein

Auroit pu devenir un perfide assassin.

FANNI.

Cependant....

LAURETTE.

Lui, coupable ! il ne l'est point, te dis-je.

C'est à moi d'éclaircir un soupçon qui m'afflige.

Pour le défendre enfin, je veux tout employer.

C 2

Eh, que prétendez-vous ? défendre un meurtrier :
Au crime quelquefois le besoin sert d'exuse.

LAURETTE.

Quel indigne soupçon !... Dis-moi si je m'abuse.
Toi-même, en le voyant, as-tu pu concevoir
Que sous des traits si doux on cache un cœur si noir.

FANNI.

Il est vrai qu'à travers son trouble & sa contrainte,
J'ai cru voir la vertu sur son visage empreinte :
Mais le fond de nos cœurs se lit peu dans nos traits.

LAURETTE.

A qui donc, juste Ciel ! se fier désormais ?
Je n'y comprends plus rien. Tout sert à me confondre :
De soi-même jamais quel homme peut répondre.
Si l'extrême indigence & de pressans revers,
D'un cœur si vertueux, ont fait un cœur pervers !

FANNI.

A prononcer sur lui j'hésite, je balance.
Cependant il gardoit le plus profond silence,
Et pour tout dire enfin, si l'on se fut mépris,
Sans se défendre mieux il n'eût pas été pris ;
Vous le savez, mon oncle est un juge équitable ;
Il verra si son crime est faux ou véritable ;
Mais si la loi le prouve & force à le juger,
Le parti, qui vous reste, est de n'y plus songer.

LAURETTE.

Il pourra m'en coûter, Fanni : mais tu peux croire
Que je remporterai cette triste victoire.
Tandis que pour pleurer je vais me renfermer,
De son sort, par pitié, daigne au moins t'informer.
Allons, Fanni, rentrons. Mais j'aperçois mon père :
Caches-lui bien sur-tout cet important mystère.

S C E N E V.

M. DE S. ALBIN, LAURETTE, FANNI,

un EXEMPT.

M. DE S. ALBIN, à l'Exempt.

Allez les avertir que je suis de retour.
Que chacun d'eux ait soin de se rendre à la Tour.
Qu'on cherche à découvrir s'il n'a point de complice,
Et que tout, s'il le faut, soit prêt pour son supplice.
(L'Exempt sort.) (A sa fille.)
Je les attends, allez. Laurette, ah ! te voici.
Ma fille, embrasses-moi. Que peut-tu faire ici ?

DRAME.
LAURETTE.

21

C'est vous que j'y cherchois.

M. DE S. ALBIN.

Sans cesse tu m'allarmes :

Dans un mortel ennui je vois périr tes charmes.

Je n'ai que toi d'enfant , & chaque jour je crains...

LAURETTE.

Votre aspect & le tems calmeront mes chagrins :

Mais , mon pere , est-il vrai que le sort implacable

Au supplice bientôt va livrer un coupable.

M. DE S. ALBIN.

Oui , ma fille , il le faut. Oui , mon pénible emploi ,

Me contraint à regret d'exécuter la loi ,

Et ne met en mes mains un glaive redoutable ,

Que pour venger le juste & frapper le coupable.

LAURETTE.

Ne vaudroit-il pas mieux , quand le doute est pressant ,

Sauver un criminel que perdre un innocent ?

Dans le cœur des mortels il est rare , je pense ,

Qu'on distingue aisément le crime & l'innocence.

M. DE S. ALBIN.

Mais aussi n'est-ce pas sans effroi qu'en mes mains

Je vois souvent la vie & l'honneur des humains.

De ce triste métier je connois l'importance :

Et quand d'un accusé je signe la sentence ,

Tout est approfondi.

LAURETTE.

Plus d'un juge éclairé

Par des signes trompeurs est souvent égaré.

Par fois aux scélérats les innocens ressemblent.

M. DE S. ALBIN.

Je le fais... Mais bientôt les Conseillers s'assemblent ,

En leur présence encore je vais l'interroger ,

Lire au fond de son cœur , l'entendre & le juger.

LAURETTE.

Mon pere , il est si jeune !

M. DE S. ALBIN.

Il en est plus capable.

LAURETTE.

De crime la jeunesse est , dit-on , peu capable.

M. DE S. ALBIN.

Quelle est donc la pitié dont ton cœur prévenu

S'attendrit sur le sort de ce vil inconnu !

LAURETTE.

Je n'ai point de raisons d'embrasser sa défense ,

Mais enfin , je le vois , mon zèle vous offense.

Ce cœur , tout pur qu'il est , dès qu'il paraît suspect ,

Se doit faire un devoir d'être plus circonspect.

M. DE S. ALBIN.

Je ne te blâme point d'avoir un cœur sensible ,

Ma fille : mais pour lui le mien est inflexible !
 Oui , je plains l'indigent qui , pressé par la faim ;
 Se borne en frémissant à dérober du pain :
 Je plains l'infortune qu'égare la misère ;
 Souvent pour secourir ses enfans & son pere :
 Pour lui , je l'avouerais , j'ai désiré cent fois
 Que le Prince adoucît l'austérité des loix.
 Hélas ! dans le besoin , le malheureux oublie
 Que l'erreur d'un moment peut lui coûter la vie.
 Et , quand la Loi me force à décider son sort ,
 Ce n'est qu'en gémissant que j'ordonne la mort.
 Mais un lâche assassin , un sanglant homicide ,
 Mais ce vil étranger , si jeune , si perfide ,
 Qui froidement cruel a pu tremper ses mains
 Dans le sang d'un vieillard , adoré des humains :
 Point de grâce à ce monstre ; il n'en mérite aucune.
 Mais je vois que par-tout cette erreur est commune ,
 Chacun pleure celui qu'il a privé du jour.
 Il a donné la mort , qu'il périsse à son tour.
 Ne crois pas qu'abusât d'un ministère auguste ,
 Je me souille pour lui par un arrêt injuste.
 Déjà par deux témoins son crime est attesté :
 Il en convient lui-même . & tout est constaté :

LAURETTE , avec surprise.

Deux témoins , dites-vous ?...

M. DE S. ALBIN.

Ont révélé sa trame :

LAURETTE.

Je me tais... mais enfin dans le fond de mon ame ,
 Soit horreur pour son crime , ou soit pitié pour lui ,
 Rien n'égale l'effroi que j'éprouve aujourd'hui.
 Permettez....

M. DE S. ALBIN.

Mais qu'as-tu ? quelle crainte t'agite

J'aperçois sur son front une pâleur subite.

J'entends du bruit. On vient , ce sont les deux témoins.

Fanni , conduisez-là. Bientôt je vous rejoins.

SCENE VI.

M. DE S. ALBIN , VICTOR , MAURICE.

M. DE S. ALBIN.

Quel sujet important en ces lieux vous rappelle ?
 Venez-vous m'apporter quelque clarté nouvelle ?
 Enfin , me cherchez-vous ? le prix qui vous est dû ,

Vous a sans doute été fidelement rendu ?

MAURICE.

D'une voix tremblante. A part.

Monfieur... que fon aspect me trouble & m'embarrasse ?

VICTOR.

Nous voudrez-vous encore accorder une grace ?

M. DE S. ALBIN.

Voyons.

VICTOR.

De vos bontés pourrions-nous obtenir

De voir le prifonnier & l'entretenir ?

M. DE S. ALBIN.

J'y consens... mais, Messieurs, songez que dans une heure

Le Baillage afsemblé doit décider qu'il meure.

MAURICE.

Eh quoi ! déjà...

M. DE S. ALBIN.

Ce tems fuffit pour lui parler.

MAURICE, *troublé.*

O Ciel !

M. DE S. ALBIN.

Vous frémiffiez : je vois des pleurs couler.

VICTOR, *avec vivacité prenant la parole.*

Ah ! Monfieur, croyez-vous, quelque foit un coupable ;

Qu'à la mort, fans frémir, on livre fon semblable ?

M. DE S. ALBIN.

Puifque vous éprouvez cette noble terreur,

Vous prévoyez trop bien les dangers d'une erreur.

Vous favez que de nous fon deftin va dépendre ;

Que feuls vous répondrez du fang qu'on va repandre.

VICTOR, *à part.*

Je tremble.

M. DE S. ALBIN.

Je vous quitte, & je vais promptement

Ordonner qu'avec lui l'on vous laiffe un moment.

SCENE VII.

VICTOR, MAURICE.

VICTOR.

Qu'avons-nous fait, mon frere ? & quel fort eft le nôtre !
D'un abîme échappés, nous tombons dans un autre.

MAURICE.

Nos yeux de tous côtés ne rencontrent que pleurs,

Mon courage affoibli fuccombe à ces malheurs.

JOACHIM;

VICTOR.

Enchaîné malgré moi par un devoir austère ;
Qu'il m'a fallu , grand Dieu , de force pour me taire !

MAURICE.

Et moi , tant la douleur avoit pu m'égarer !
Je me suis vu vingt fois prêt à tout déclarer.
Qui ! Moi , je souffrirois qu'un meurtre s'accomplisse !
De mon frere innocent je verrais le supplice !
Et j'aurois pu tremper dans ce complot affreux !
Ah ! de ce pas je cours....

VICTOR.

Où vas-tu , malheureux ?

MAURICE.

Arracher du trépas mon frere & l'innocence.

VICTOR.

Mais quand tu le voudrois , est-il en ta puissance ?

Oserois-tu trahir ta mere & tes sermens ?

MAURICE.

Nécessité cruelle ! affreux engagements !

Mais dis-moi : de quel œil soutiendrons-nous , mon frere ,

Les larmes , les sanglots , & les cris d'une mere !

Sans ce fils , que ses pleurs vont nous redemander ,

De quel œil , en un mot , pourrons-nous l'aborder ?

VICTOR.

Sa présence , il est vrai , ne peut que nous confondre.

Hélas ! que pourrons-nous lui dire & lui répondre !

Voilà ce que je crains.

MAURICE.

Tantôt avois-je tort

De détester la vie & de chercher la mort ?

VICTOR.

Crois tu qu'en maîtrisant la douleur qui me presse ,

Joachim soit , hélas ! moins cher à ma tendresse ?

Mais j'aime aussi ma mere , & pour la secourir ,

J'envie à Joachim la douceur de mourir.

MAURICE.

A ! Victor , à ce point falloit-il lui complaire.

VICTOR.

Eh ! n'avons-nous pas fait tout ce qu'on pouvoit faire ?

Avec quelle chaleur n'ai-je pas combattu

Son barbare projet , ou plutôt sa vertu ;

Soit pour l'en détourner , soit pour prendre sa place ;

Avons-nous épargné prières , pleurs , menace ?

Mais lui , toujours plus ferme en son cruel dessein ,

Vingt fois tu l'as vu prêt à se percer le sein :

Vaincus par son courage , il a fallu nous rendre.

A nos regrets encor un parti reste à prendre.

MAURICE.

Quel est-il ?

VICTOR.

DRAME.
VICTOR.

25

A ses yeux courons nous présenter ;
Par de nouveaux efforts cherchons à le tenter.

MAURICE.

Mais enfin si toujours inflexible & sévère.
Dans son projet sanglant , sa vertu persévère ,
D'un blen , qu'il vend si cher , irons-nous profiter ;
Et du prix de son sang lâchement hériter ?
Oui , je préférerois dans mon ame affermie
Le trépas , à des jours dus à cette infamie.

VICTOR.

S'il persiste , il suffit : je ne m'explique point ;
Mais j'espère , avant peu , te montrer à quel point
Je respecte l'honneur & je chéris mon frere.

MAURICE.

Commençons par le voir : ô Ciel ! voici ma mere.

SCENE VIII.

Mad. VILLERMONT, VICTOR.

MAURICE.

Mad. VILLERMONT.

Où donc est Joachim ? me fuyez-vous aussi ?
J'espérois avec vous le retrouver ici.
Eh quoi ! lui qui , sensible à mes moindres allarmes ,
Auroit donné son sang pour m'épargner des larmes ,
Lui , qui m'aimoit enfin , peut-il m'abandonner ?
Mon esprit inquiet ne fait que soupçonner.
Mes enfans , quel front triste offrez-vous à ma vue !
Vous repentiriez-vous de m'avoir secourue !
Du Peuple rassemblé si j'en crois les discours ,
Un coupable , dit-on , va terminer ses jours.
Hélas ! ce malheureux n'est peut-être qu'à plaindre ;
Au crime quelquefois le besoin peut contraindre.
Quel coup pour des parens que sa mort va flétrir ,
Et qu'à mes yeux sur-tout sa mere doit souffrir !
Pour moi , si les destins me sont souvent contraires ,
Du moins la plus heureuse entre toutes les meres ,
Au sentier de l'honneur je vois mes fils marcher ,
Et le Ciel à leurs cœurs n'a rien à reprocher.
D'un front égal & ferme , au plus fort de l'orage ,
Je vous ai vu tous trois opposer le courage.
Ah ! sur-tout , si l'amour ne m'en impose pas ,
Daignez de Joachim suivre toujours les pas.
Qui jamais de l'honneur a mieux connu l'empire !

D

C'est sous ses traits heureux que la vertu respire ;
 Mais quel lieu le retient ? quel étrange devoir
 Peut me priver encor du plaisir de le voir !
 Pourquoi ne vient-il pas ! il faut que je le voie.
 Qu'il vienne partager les biens qu'il nous envoie !
 Loin de lui plus long-temps j'aurois trop à souffrir.

MAURICE.

Ne vous affligez pas.

Mad. VILLERMONT.

Vous me faites mourir.

Sous le poids du malheur ci-devant accablée,
 Je vous voyois tous trois , & j'étois consolée.
 Maintenant que le Ciel , aux portes du trépas ,
 M'accorde des secours que je n'espérois pas :
 Faut-il que cet enfant , si cher à ma tendresse ,
 Seul manque à mon bonheur , Qu'il vienne ! qu'il paraisse :

VICTOR.

Ah ! ma mere , pourquoi prompte à vous allarmer ,
 Vous forgez-vous des maux que tout devoit calmer ?
 Ne vous verrai-je point , vous livrant à la joie
 Gouter en paix les biens que le Ciel vous envoie ?

Mad. VILLERMONT.

Que m'importe sans lui votre inutile soin !
 Bientôt de vos secours je n'aurai plus besoin.
 Ah ! ne me faites point regretter ma misère.
 Qu'avez-vous fait de lui répondez.

MAURICE.

O ma mere ,

Mad. VILLERMONT.

Mais comment cet argent vous est-il parvenu !
 Je ne vois point mon fils. Ciel ! qu'est-il devenu !

MAURICE , en pleurant.

O ma mere !

Mad. VILLERMONT.

Parlez. Votre regard m'évite.

Vous ne me répondez que par des mots sans suite.

VICTOR.

Hélas !

Mad. VILLERMONT.

Vous soupirez : je vous vois interdits ,

Ah ! reprenez vos dons , & rendez moi mon fils.

De grace , si jamais j'ai pu vous être chère ,

Par pitié , mes enfans , rendez-moi votre frere.

Je ne veux que mon fils.

VICTOR.

Ce fils , dont quelque jour

Vous connoîtrez peut-être & le zele & l'amour !

Pour jamais....

Mad. VILLERMON T, avec vivacité.

Est parti. Quelle horreur j'envisage.

Mes pleurs n'ont point avant inondé son visage.
 Dans mes bras, sur mon sein je ne l'ai point pressé ;
 Je languis, je succombe, & mon cœur oppressé....
 Que dis je ! c'en est trop ; éperdue, égarée,
 Je ne peux plus souffrir d'en être séparée.
 Rien ne peut m'arrêter ; & pour le retrouver,
 Il n'est point de périls que je n'ose braver.
 Déjà même oubliant la foiblesse de l'âge,
 La nature à mes sens donne un nouvel courage.
 Mon fils est tout pour moi. J'oserois tout pour lui.
 Je n'écoute plus rien, & je vais aujourd'hui
 Le demander au Ciel, à la nature entière.
 Ma douleur fléchira l'ame plus altière ;
 Par mes pleurs, par mes cris, je vais tout attendrir ;
 Je ne veux que le voir, l'embrasser & mourir.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

Le Théâtre représente une Prison.

SCENE PREMIERE.

JOACHIM, enchaîné, assis, rêvant profondément.

Ou suis-je ? un jour mourant luit au sein des ténèbres.
 Quel silence !... l'effroi règne en ces murs funebres.
 C'est donc là, des forfaits, le terrible séjour !
 Je ne m'attendois pas à l'habiter un jour.

(Il se leve, il se promene à grands pas, & après un silence.

Hélas ! tout paroïssoit promettre à mon enfance
 D'un moins triste avenir la flateuse apparence.
 Ma famille tranquille, à l'abri des besoins,
 Me prodiguoit du sang la tendresse & les soins.
 Déjà formant l'espoir d'un heureux hymenée,
 A Laurette, en secret, ma foi s'étoit donnée,
 Et de tant de bienfaits à ma jeunesse offerts.
 Il ne me reste donc qu'un cachot & des fers !...
 Vivre dans l'indigence, ou mourir dans la honte...
 Voilà donc les périls qu'il faut que je surmonte !
 Par l'un & l'autre choix toujours infortuné.

Dans un cercle de maux je me trouve enchaîné.

(Il retombe sur son siège comme accablé, fixe les yeux en terre, & après une pause :)

Quoi, je vals, du malheur volontaire victime,
Subir l'opprobre affreux qui ne convient qu'au crime ?
Sous le fer des bourreaux il faut donc... j'en fremis,
Et Dieu fait cependant quel forfait j'ai commis !
Que ce peuple abusé, quand un juge s'égare,
Viennne en foule applaudir aux maux qu'on me prépare.
Je l'excuse : mon cœur n'est pas connu de lui ;
Laurette, toi qui sais combien mon ame est pure,
Peux-tu de ton Amant soupçonner la droiture ?
L'apparence, il est vrai, te parle contre moi :
Mais ce cœur, qui t'adore, est digne encor de toi.
Que dis-je ? de soupçons par-tout environnée,
Le sort de l'infortune est d'être abandonnée.
Nul n'osera se plaindre, & pour consolateur
Je n'aurai dans mes maux que le Ciel & mon cœur.
N'importe ! il me suffit. — O ma mere, pardonne ;
Je n'ai plus que la vie, & ton fils te la donne.
En m'immolant pour toi, je ne puis rien de plus.]
De mes freres domptant les efforts superflus,
Dans ce cœur, je le sens, la Nature l'emporte.
Quel bruit !... de ma prison l'entends ouvrir la porte.
Juste Ciel ! viendrait-on m'annoncer le trépas ?

SCENE II.

JOACHIM, VICTOR, MAURICE.

JOACHIM.

Quoi ! c'est vous ! quel sujet conduit ici vos pas ?
Que vois-je ?... vous pleurez. Ah ! cachez moi vos larmes.
Eh ! déjà n'ai-je pas assez de mes allarmes ?

MAURICE.

Mon frere, il est donc vrai qu'insensible à nos maux,
Tu va livrer ta tête au glaive des bourreaux.

JOACHIM.

Il est vrai que de moi le sort ainsi l'exige.

VICTOR.

Quoi ! toujours aveuglé d'un funeste vertige,
Dans ton projet cruel oses-tu persister ?

JOACHIM.

Quand j'approche du terme, osez-vous m'arrêter ?
Et toi, Victor, & toi, ma plus ferme espérance,
Quoi ! ton cœur pour ta mere a tant d'indifférence !

De ma force, il est vrai, j'avois trop présumé.
Je croyois qu'au malheur mon cœur accoutumé
Pourroit encor sur moi faire un effort suprême.
Je n'ai vu que le bien d'une mere que j'aime.
Mais on brave de loin ce que l'on craint de près.
Oui, quand j'ai de ta mort vu les tristes apprêts,
Je n'ai plus rien senti que l'horreur accablante
De nous voir séparer par une main sanglante.
Par la tendre amitié qui nous unit tous deux,
Renonce, il en est tems, à ce projet affreux.
Lorsque ton cœur est pur, ne meurs point en coupable ;
Mon frere, prends pitié du trouble qui m'accable.

Eh bien : si nos douleurs ne peuvent te fléchir,
Sur des maux plus touchans d'aigne au moins réfléchir.
Peins-toi le desespoir d'une mere éplorée :
Peins-toi de mille traits son ame déchirée.
Hélas ! si tu savois avec combien de cris
Sa tendresse tantôt redemandoit son fils,
Tu n'acheverois point ce triste sacrifice.

Ah ! ne rougissez pas d'employer l'artifice :
Epargnez-lui des pleurs en lui cachant mes fers,
Qu'à jamais elle ignore à quel prix je la sers !
Et pour mieux consoler sa douleur maternelle,
Qu'elle retrouve en vous l'amour que j'eus pour elle !
Elle fait tout mon bien ; & j'ignore en ce jour
Jusqu'où m'égareiroit l'excès de mon amour.
Oui, pour la soulager du malheur qui l'opprime
Ce cœur pourroit, je crois, se décider au crime.
Ah ! sans crime du moins achevons son bonheur.

Nous en coute-t-il moins & ta vie & l'honneur ?

L'honneur d'un fils consiste à secourir sa mere.

Mais le nôtre n'est pas à voir périr un frere.

Quoi ! ma mere languit sans espoir de secours ;
Je ne puis la sauver qu'aux dépens de mes jours ;
Vous approuviez mon choix, vous brûliez de me suivre,
Et c'est vous maintenant qui m'ordonnez de vivre !
Quoi ! quand votre amitié devoit me raffermir,
Cœurs foibles, je vous vois & pleurer & gémir.
Ce ne sont point des pleurs qu'il faut : c'est du courage,
Ingrats, laissez-moi seul achever mon ouvrage.
Vous verrez si ce cœur, digne d'un meilleur sort.
Sait braver en héros les horreurs de la mort,

Ton nom sera flétri.

JOACHIM.

Mais mon cœur ne peut l'être.

Il fut , il sera pur ce sang qui m'a fait naître :
 Et , malgré le soupçon que ce peuple ait connu ,
 Je le rendrai du moins tel que je l'ai reçu.
 Cette erreur est affreuse , il faut que je l'avoue ;
 Ce n'est pas sans effort que mon cœur s'y dévoue.
 Croyez qu'en le bravant , je ne me pique pas
 De ce faste imposant qui choisit le trépas.
 Je ferai autrement , si je pouvois le faire ,
 Mais vous savez à qui ma mort est nécessaire....
 Que dis-je !... par quels soins me laissai-je séparer ?
 Mes amis , l'heure approche : il faut nous séparer.

VICTOR.

Déjà nous séparer ! ô Ciel ! quel coup de foudre !

MAURICE.

Te quitter !

VICTOR.

Il le faut.

MAURICE.

Je ne puis m'y résoudre.

JOACHIM , *embrassant ses freres.*

Adieu , mon cher Maurice. Adieu , mon cher Victor.

MAURICE.

Mon frere , dans mes bras que je te presse encor.

VICTOR.

Pour la dernière fois j'embrasse donc mon frere.

JOACHIM.

Par les plus tendres soins consolez notre mere..]

MAURICE.

Tu nous perces le cœur.

JOACHIM.

Recevez mes adieux.

VICTOR.

J'ai peine à m'arracher de ces funestes lieux !

JOACHIM.

Qu'entends-je , on vient ici. Fuyez en diligence.

Qu'on ne soupçonne rien de notre intelligence !

Vos pleurs nous trahiroient.



SCENE III.

JOACHIM, VICTOR, MAURICE;

LE GEOLIER.

LE GEOLIER.

LEs juges vont entrer ;
Ainsi , Messieurs , sur l'heure il faut vous retirer.

VICTOR , à part.

Ciel , je frémis !

MAURICE , à part.

Mon sang se glace dans mes veines.

Le Geolier sort avec Victor & Maurice qui , après avoir regardé Joachim avec douleur , ne le quittent qu'en levant les yeux au Ciel.

SCENE IV.

JOACHIM , seul.

ENfin je vais toucher au terme de mes peines ;
D'un front calme & serein je les vois approcher ;
Rien du sort qui m'attend ne peut plus m'arracher.
Cet instant redoutable est l'épreuve , où le Sage
De toute sa raison fait faire un noble usage.
Et puisque mon devoir m'y contraint aujourd'hui ,
Imitons sa conduite & mourons comme lui.

Voyant entrer les Conseillers.

Ciel ! on vient me juger.

SCENE V.

JOACHIM , M. DE S. ALBIN , plusieurs Conseillers,

GARDES.

M. DE S. ALBIN.

QUe chacun prenne place.
Les Juges s'assient.

JOACHIM , à part.

Ce sinistre appareil m'épouvante & me glace.

JOACHIM ;

M. DE S. ALBIN.

Approche , malheureux : dis-nous la vérité.
Ton salut dépendra de ta sincérité.

JOACHIM.

N'êtes-vous pas instruit de tout ce qui me touche ?

M. DE S. ALBIN.

Il faut que cet aveu sorte encor de ta bouche.

JOACHIM.

Je ne répéterois que ce qu'on vous a dit.

A part.

Moi criminel ! ô Ciel !

M. DE S. ALBIN.

Je te vois interdit.

Sois sans crainte ; réponds. Plus d'un témoin t'accuse.

JOACHIM.

Mon malheur à vos yeux ne cherche point d'excuse.

M. DE S. ALBIN.

Quel est ton nom ?

JOACHIM.

Obscur.

M. DE S. ALBIN.

Et ton âge ?

JOACHIM.

Vingt ans.

M. DE S. ALBIN.

Ton pays , ton état , & que font tes parens ?

JOACHIM.

Je dirai seulement que Paris m'a vu n'être :
Le reste , je le tais.

M. DE S. ALBIN.

Sachons qui tu peux être.

JOACHIM.

Je suis un malheureux. . .

M. DE S. ALBIN.

Ajoute un assassin.

JOACHIM.

Il faut que je le sois.

M. DE S. ALBIN.

Mais dans ce noir dessein ,

Quel motif t'a conduit ? ferois-ce l'indigence ?

L'ardeur de te venger ?

JOACHIM.

Ce n'est point la vengeance.

M. DE S. ALBIN.

Enfin par qui ton bras y fut-il excité ?

JOACHIM.

Par le Sort ; la Nature , & la nécessité.

M. DE S. ALBIN.

Quoi ? tu reçus du Ciel un penchant si barbare.

JOACHIM.

(*A part.*)

J'en reçus un cœur droit : mais hélas !... je m'égare.

M. DE S. ALBIN.

Je t'entends : mais enfin , as-tu pu sans frémir ,
Egorger un vieillard ?...

JOACHIM.

Vous m'en voyez gémir.

Ah ! repoussez de moi cette importune image.

M. DE S. ALBIN, *à part.*

Tout m'intéresse en lui ; sa candeur & son âge.

JOACHIM.

Oserois-je , Monsieur , en tombant sous vos coups ,

Pour une mere attendre une grace de vous.

M. DE S. ALBIN.

Eh quoi ! jeune étranger , il te reste une mere ?

Tu l'aimes donc bien peu.

JOACHIM.

Dieu fait qu'elle m'est chere.

Sans elle devant vous je n'eus jamais paru.

M. DE S. ALBIN.

A-t-elle en ce complot avec toi concouru ?

JOACHIM, *avec vivacité.*

Gardez-vous de le croire. Incapable de crime

Son cœur ; de l'indigence honorable victime ,

Craint le Ciel , fuit les loix , & chérit la vertu.

M. DE S. ALBIN.

Malheureux , à ce cœur quel coup prépares-tu ?

JOACHIM.

Ah ! c'est pour épargner ses larmes , sa tendresse ;

Que ma timide voix vous implore & vous presse.

Laissez-moi dans la tombe emporter mon secret.

En mourant sans éclat , je mourrai sans regret.

M. DE S. ALBIN.

Ton crime fut public , ton châtement doit l'être.

JOACHIM.

Que ma mere du moins n'en puisse rien connoître !

Hélas ! elle en mourroit... Je tombe à vos genoux.

M. DE S. ALBIN.

Cette faveur dépend du Prince ; & non de nous.

JOACHIM.

Eh bien , Messieurs , eh bien , secondez mon envie ;

Et ne plongez plus mes tourmens & ma vie.

M. DE S. ALBIN.

Sans doute le remord fait naître cet effroi.

JOACHIM.

Vous parlez de remord. Il n'est pas fait pour moi.

M. DE S. ALBIN.

Comment !

JOACHIM.

JOACHIM.

Ce que j'ai fait , je l'ai cru nécessaire ;
Je le ferois encor , si j'avois à le faire.

M. DE S. ALBIN.

Quoi ! si jeune , à ce point , dans le crime endurci !
Mais tout , par ton aveu , n'est que trop éclairci ;
De qui donne la mort , la mort est le salaire.

JOACHIM.

Je le fais : je l'attends.

M. DE S. ALBIN.

Rien ne t'y peut soustraire.
Dieu permet que dans l'ombre un crime enseveli
Eclate tôt ou tard & sorte de l'oubli.

JOACHIM.

Hélas ! de mes malheurs la mort sera le terme ;
Vous m'y verrez marcher d'un front stoïque & ferme.
Par mes accusateurs vous devez tout savoir ;
Ne m'interrogez plus !... Faites votre devoir.

M. DE S. ALBIN , aux Conseillers.

Il est temps que la loi , dont vous êtes l'organe ,
Par vos avis , Messieurs , l'absolve ou le condamne.

(Les Conseillers se lèvent & vont aux opinions ;
ensuite chacun s'assied.)

(A Joachim.)

Chacun de nous plaignant ta jeunesse & ton sort ,
Est forcé par ton crime à prononcer ta mort.

(Aux Gardes.)

Gardes , qu'on le conduise au lieu de son supplice.

(On enchaine Joachim.)

JOACHIM.

Puisqu'il faut qu'en ce jour cet arrêt s'accomplisse ,
Grand Dieu , je me sou mets à ton ordre éternel.

(On le conduit lentement jusqu'au fond du Théâtre.)

SCENE VI.

Les Auteurs précédens , Mad. VILLERMONT.

Mad. VILLERMONT , échevélée & entrant avec
précipitation.

Arrêtez ; c'est mon fils. Il n'est point criminel.

JOACHIM , à part.

O Ciel ! on m'a trahi.

M. DE S. ALBIN.

Que faites vous , Madame ?

Mad. VILLERMONT.

Le voilà ce cher fils , ce fils que je reclame !

M DE S ALBIN.

De quel droit , en ces lieux , venez-vous nous troubler ?

Mad. VILLERMONT.

Vous-même , de quel droit osez-vous l'accabler ?

Si le Ciel a d'un glaive armé votre puissance ,

Est-ce pour égorger l'héroïque innocence ?

Quoi ! mon fils alloit donc expirer sous vos coups !

Tigres , à la vertu quel prix réservez-vous ?

M. DE S ALBIN.

Eh ! que prétendez-vous ?

Mad. VILLERMONT.

Vous épargner un crime.

M. DE S. ALBIN.

Tout est examiné : sa mort est légitime.

Il faut que par son sang ses forfaits expiés...

Mad. VILLERMONT.

Vous m'entendrez , barbare , ou j'expire à vos pieds.

Vous n'achèverez point ce sanglant sacrifice.

M. DE S. ALBIN.

(Aux Gardes qui tiennent Joachim.)

Gardes , qu'on la retienne ; & vous qu'on m'obéisse !

Mad. VILLERMONT , se mettant au-devant de
son fils.

Arrêtez , arrêtez.

M. DE S. ALBIN.

Qu'on le mene au trépas.

Mad. VILLERMONT.

Qui ! moi , je souffrirais !... non , ne l'espérez pas.

Mon fils est innocent. Dans ce péril extrême ,

La nature m'élève au-dessus de moi-même.

Oui , je le défendrais contre le monde entier.

Dans mes bras , sur mon sein il peut tout défier.

S'élançant sur Joachim.

Venez l'en arracher : si vous osez le faire ,

Vousverriez pour un fils ce que peut une mère.

Il est mon bien , ma vie , & le plus grand effort

Ne peut m'en séparer qu'en me donnant la mort.

Que dis-je ?... pardonnez ; le désespoir m'égare.

Vous voulez être juste , & vous seriez barbare.

Souffrez qu'on vous éclaire en montrant sa vertu.

JOACHIM , à part.

De quel trouble pressant mon cœur est combattu !

Mad. VILLERMONT.

Pardonnez : ma douleur n'est que trop légitime.

JOACHIM.

Hélas ! que faites-vous ?

Mad. VILLERMONT.

Noble & tendre victime ,

Ô mon fils , mon cher fils , quel coup t'alloit ravir :

Est-ce au prix de ton sang qu'il falloit me servir ?

(*Au Juge.*)

Oui , ce n'est que pour moi qu'à la mort il s'expose ,
Punissez-moi , Monsieur , si je vous en impose .
De grace , écoutez-moi . Sans pitié verrez-vous ,
Pour son fils , une mere embrasser vos genoux ?
Vous n'êtes point cruel : si le Ciel vous fit pere ,
Aisément j'obtiendrai la faveur que j'espere .

M. DE S. ALBIN .

(*A part.*)

Eh bien : parlez . . . de pleurs mon visage est trempé .

Mad. VILLERMONT .

Un autre a fait le crime , & l'on vous a trompé .

M. DE S. ALBIN .

Ciel ! on m'auroit trompé ! . . . seroit-il vrai , Madame ?
Quel trouble & quel soupçon jetez-vous dans mon ame ?
Qu'osez-vous dire enfin ?

Mad. VILLERMONT .

Je dis la vérité .

M. DE S. ALBIN .

Par des indices sûrs son crime est constaté .
Nous avons des témoins .

Mad. VILLERMONT , avec vivacité .

Ces témoins sont ses freres .

M. DE S. ALBIN .

Dieux , quentends-je ? agité par des penfers contraires . . .

Mad. VILLERMONT .

Pauvre , manquant de tout , j'étois prête à mourir .
Pour me procurer l'or qu'on s'empressoit d'offrir ,
Ils ont livré ce fils dont la tendresse extrême
Voulut , du crime exempt , n'immoler que lui-même .
J'ai tout sçu . j'ai volé pour vous en prévenir .
Voilà tous ses forfaits , osez-vous l'en punir ?
Cet or , il est à vous ; vous pouvez le reprendre :
Ils me l'avoient remis , & je viens vous le rendre :
J'aimerois mieux mourir que de vivre à ce prix .

Premier CONSEILLER .

Admirable vertu dont mon cœur est surpris ?

Second CONSEILLER .

J'ai peine à concevoir cette touchante histoire .

M. DE S. ALBIN .

Moi-même , en l'écoutant , je n'ose encor la croire .



SCENE VII.

Les Acteurs précédens, LAURETTE un BRIGADIER.

LAURETTE, *au Brigadier.*

Venez, Monsieur, venez, le péril est pressant,
Eclairer la justice & sauver l'innocent;
Venez justifier la vertu qu'on accable.

(*A son pere.*)

Je vous avois bien dit qu'il n'étoit pas coupable;
Monsieur, par son rapport, va vous le confirmer.

M. DE S. ALBIN.

Eh bien, qu'est-ce ?

LE BRIGADIER.

Monsieur, je viens vous informer

Que ma brigade ici conduit, chargé de chaîne,

L'assassin qu'elle a pris dans la forêt prochaine.

Il convient que par lui le Comte d'Orsiné

L'autre nuit, dans sa terre, est mort assassiné.

M. DE S. ALBIN.

Il suffit; laissez-nous.

Le Brigadier sort.

SCENE DERNIERE.

Mad. VILLERMONT, JOACHIM, M. DE S. ALBIN,

LAURETTE, & les Conseillers.

Mad. VILLERMONT.

LE Ciel m'a bien servie;
Un seul instant plus tard c'étoit fait de sa vie.

JOACHIM.

Quoi! Laurette, c'est vous qui défendez mes jours.

LAURETTE.

Ah! mon cœur, Joachim, vous devoit ce secours.

M. DE S. ALBIN.

Qu'entrevois-je? tous deux vous semblez vous connaître.

LAURETTE.

Ce nœud, qui vous surprend, l'amour seul l'a fait naître,

Mon pere, pardonnez, oui je l'aime, & mon cœur

Ne peut plus vous laisser ignorer son vainqueur.

JOACHIM, *à part.*

Son pere!

JOACHIM;
LAURETTE.

Sa vertu que l'imposture accuse ;
Brille enfin sans nuage & devient mon excuse.

M. DE S. ALBIN.

Hélas ! à qu'elle erreur un juge est exposé !

Mad. VILLERMONT.

Croyez-vous maintenant que j'en aye imposé ?

M. DE S. ALBIN.

Madame, c'en est trop... Grand Dieu, qu'allois je faire ?

Egaré dans la nuit, le Ciel enfin m'éclaire.

Je vous dois tout, Madame, & vais tout réparer.

Et, si de votre aveu vous d'aignez m'honorer,

Je donne à votre fils & mes biens & ma fille.

Ne faisons désormais qu'une seule famille.

Laurette, ici tu vois ta mere & ton époux.

Mad. VILLERMONT.

Qu'entends-je ?

JOACHIM, à Laurette.

A mon bonheur, parlez, consentez-vous ?

LAURETTE.

C'est le mien que je fais.

Mad. VILLERMONT.

Dieu, m'y devois-je attendre ?

M. DE S. ALBIN.

Que le plus tendre fils soit l'époux le plus tendre !

De sa rare vertu quel cœur n'est pas ravi ?

Puisse un si bel exemple être à jamais suivi !

Fin du troisieme & dernier Acte.

